

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1899)
Heft: 53

Artikel: Ça et là
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-248683>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

* * *

Princesse travailleuse. — La corporation des relieurs, en Angleterre, est toute fière d'une découverte qu'elle vient de faire.

A l'exposition spéciale de reliure qui s'est tenue récemment à Londres, les plus hautes récompenses avaient été pour les ouvrages d'une certaine miss Matthews, inconnue à la corporation. Or, on a fini par savoir que la lauréate n'était autre que la princesse Victoria, seconde fille du prince de Galles. La princesse, en présence du refus de ses parents de la laisser devenir infirmière, avait secrètement appris à habiller de maroquin ou de basane les œuvres de ses contemporains.

La jeune « relieuse » n'a que vingt ans.

Son exemple est bien fait pour... relier les classes entre elles.

* * *

Le mariage au Siam. — Il est peut-être un certain nombre de jeunes filles à marier — surtout lorsqu'elles commencent à ne plus être de toutes jeunes filles — qui aimeraient bien que la Suisse pratiquât les usages siamois.

Dans ce pays, toute femme qui atteint un certain âge sans trouver de mari peut être, si elle en exprime le désir, dûment « enregistrée » et inscrite au nombre des « jeunes filles royales » c'est-à-dire qu'elle est placée sous la garde du monarque, qui s'occupe de lui trouver un époux.

Voici comment on procède. Les Siamois mâles qui ont commis un délit quelconque ne sont pas seulement, comme chez nous, condamnés à l'amende et à la prison ; ils sont, en outre, contraints de prendre une épouse, parmi les femmes « officielles » que le souverain protège. Si leur faute est légère, ils ont le droit de choisir. Mais, si le cas est grave, ils n'ont d'autre ressource que d'épouser la femme qui leur est administrativement imposée, et que l'on a soin alors de désigner parmi les plus hideuses ou les plus acariâtres de la corporation.

Grâce à ce système ingénieux, il n'est pas au Siam de femme, si laide et si déplaisante soit-elle, qui ne soit assurée d'avoir un mari. Reste à savoir si les unions contractées de la sorte sont heureuses. Cela peut arriver quelquefois.

* * *

Musiciens originaux. — L'inauguration de l'Opéra-Comique à Paris met plus que jamais en vedette le monde musical, et sert de prétexte à la réédition d'histoires plus ou moins oubliées concernant messieurs les compositeurs. Cette mélodieuse corporation est peut-être celle qui comprend la plus forte proportion d'originaux.

Haydn, lorsqu'il composait, se poudrait, endossait la chemise à jabot et l'habit de gala, comme s'il devait se rendre à la cour.

Méhul, au contraire, affectait un grand débraillé. Mais il ne travaillait jamais sans un crâne, posé devant lui, sur son clavecin.

Haendel affirmait qu'il n'aurait pu trouver une phrase sans quelques bouteilles de vin vieux, placées à portée de sa main.

A Sarti, il fallait tout un décor : une grande salle obscure et voûtée, le silence de la nuit, la tremblottante lumière d'une veilleuse. Il attachait à ces puérilités une solennelle importance.

Cimarosa, bien différent, prétendait que son inspiration n'était jamais mieux fouettée que par le bruit des voix et le cliquetis d'une conversation joyeuse.

Rossini profitait de sa facilité prodigieuse pour mener de front l'art musical et l'art culinaire. Il quittait volontiers son piano pour aller préparer un plat de macaronis, son vrai triomphe, affirmait-il. On sait qu'il abandonna, jeune encore, en pleine maturité de talent et de succès, la carrière lyrique, pour se consacrer tout entier à l'art des sauces et des ragôts.

Quant à Auber, il avait une originalité plus rare encore que toutes les précédentes. Il était modeste. L'auteur de la *Muette* ne put jamais se décider à aller voir représenter un de ses opéras. Il disait : « Si j'assistais à un seul, je n'écrirais plus une note de musique. »

Çà et là

Une folle qui dévore son enfant. — Un drame effroyable s'est passé la semaine dernière à Saint Ouen (Seine).

Vers midi, plusieurs consommateurs prenaient leur repas chez un marchand de vins lorsqu'un enfant d'une dizaine d'années survint affolé, criant :

— Au secours ! maman est en train de manger mon petit frère.

Le traiteur et quelques clients suivirent le petit garçon qui les conduisit au deuxième étage d'une maison voisine. L'enfant poussa la porte et un spectacle horrible s'offrit à la vue des arrivants.

Assise sur une chaise près d'un berceau, une femme aux yeux hagards coupait des morceaux de chair sur le bras d'un bébé de huit mois, puis elle les dévorait à pleines dents. On se jeta sur la furie et on lui arracha l'enfant que l'on porta en toute hâte chez un médecin.

Les gendarmes, prévenus, arrêterent la coupable, une ivrognesse qui, sous l'empire du délire alcoolique, avait eu l'idée horrible de dévorer son bébé.

* * *

Comment on s'enrichit

L'origine de la fortune de Cecil Rhodes, d'après Mark Twain et le *Signal* :

Mark Twain, dans son *Voyage autour du monde*, raconte l'anecdote suivante : Un matin de juillet 1870, le plus riche marchand de laine de Sydney (Australie) était assis dans son cabinet de travail quand on lui annonça la visite d'un inconnu de pauvre mine. Introduit le commerçant lui demande ce qu'il désire : « Je désire que vous me prêtiez 100,000 livres sterling. » Stupéfaction du commerçant. « Qui donc êtes-vous, monsieur ? — Ah ! vous n'avez pas l'honneur de me connaître, je me nomme Cecil Rhodes. — Mais pourquoi désirez-vous m'emprunter cette somme ? demande le négociant surpris et intéressé par la figure intelligente du jeune inconnu. — Parce que je compte vous faire gagner en quinze jours 100,000 livres et autant pour moi. — Mais comment ? — Je veux acheter toute la laine disponible sur le marché, livrable en quinze jours. — Mais c'est fou, savez-vous à quelle somme cela peut s'élever ? — Oui, je sais, 500,000 livres sterling, peut-être même un peu plus. — Mais pourquoi faire cette spéculation ? — Parce que la France a déclaré la guerre à l'Allemagne, que le prix de la laine est monté à Londres de 14 pour cent et monte encore, répond Cecil Rhodes. — Erreur, répond le négociant, voici les journaux de Londres arrivés hier soir par le plus rapide des paquebots-postes ; il a quitté Londres il y a

cinquante jours, et voyez il n'y a pas le plus petit nuage de guerre à l'horizon, et la laine est sur le marché de Londres un des articles les plus stationnaires. — Ma nouvelle à moi, répond Cecil Rhodes, date de dix jours. — Vous m'en contez, d'où la tenez-vous ? — Du ventre d'un requin. » Le négociant se fâche, traite son interlocuteur de mauvais plaisant et veut le mettre à la porte. Cecil Rhodes sort tranquillement de sa poche un numéro du *Times* vieux seulement de dix jours, un agenda et un bouton de vêtement. Dans l'agenda, il est écrit : « La guerre est déclarée, je pars ce soir pour l'Allemagne offrir ma vie sur l'autel de la patrie. » Le jeune homme venait d'a heter ces restes à un pêcheur de la plage. Le commerçant convaincu fit l'affaire, et ce fut le début de la richesse de Cecil Rhodes.

Mark Twain est un humoriste ; il pourrait bien avoir quelque peu et même beaucoup inventé ; mais l'anecdote n'en est pas moins curieuse.

La plus grande ganache de l'empire.

Un jour Napoléon, fort mécontent à la lecture d'une dépêche de Vienne, dit à Marie-Louise :

— Votre père est une ganache. Marie-Louise, qui ignorait beaucoup de termes français, s'adressa au premier chambellan ;

— L'empereur dit que mon père est une ganache, que veut dire cela ? A cette demande inattendue, le courtisan balbutia que cela voulait dire un homme sage, de poids, de bon conseil. A quelques jours de là, et la mémoire encore toute fraîche de sa nouvelle acquisition Marie-Louise présidait le conseil de famille. Voyant la discussion plus animée qu'elle ne voulait, elle interpella, pour y mettre fin, M. R... qui, à ses côtés, bayait tant soit peu aux cornilles. — C'est à vous à nous mettre d'accord dans cette occasion importante, lui-dit-elle ; vous serez notre oracle, car je vous tiens pour la plus grande ganache de l'empire.

* * *

Entre hommes on ne s'embrasse pas.

M. de Lamartine reçut un jour, à l'hôtel de ville, une députation de femmes du peuple, aux allures farouches, qui n'étaient pas sans analogie avec les tricotées de néfaste mémoire.

La bande des mégères avait envahi le cabinet de M. de Lamartine. Il se jeta à elles, et leur demanda ce qu'elles veulent.

— Citoyen, répond l'une d'elles, les femmes de Belleville ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes cinquante ici, et au nom de toutes les autres nous avons l'honneur de t'embrasser.

Elles n'étaient pas belles, disait plus tard M. de Lamartine, en rappelant ce souvenir de sa vie politique. Se laisser embrasser, c'était dur.

Alors le poète eut une de ses inspirations comme lui seul savait en avoir. Il s'avance vers les bellevilloises, et leur dit : — Citoyennes, merci des sentiments que vous me témoignez. Mais laissez-moi vous le dire, des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes ; elles sont des hommes. Entre hommes on ne s'embrasse pas ; on se tend la main. Et c'est ainsi que M. de Lamartine évita les cinquante accolades.